

Samedi 27 janvier 2018

73^e anniversaire de la « libération » du camp d'Auschwitz

Le Lycée Janson de Sailly se souvient

C'est avec beaucoup d'émotion qu'une nouvelle fois, je prends la parole devant vous en ce 27 janvier 2018. 73 ans, jour pour jour, après l'entrée dans les camps d'Auschwitz et de Birkenau de l'Armée rouge, nous nous retrouvons, nombreux, je m'en félicite, devant la plaque dédiée aux anciens élèves du lycée assassinés entre 1942 et 1944 au nom d'une idéologie criminelle, le nazisme. Ce moment où nous sommes amenés à nous souvenir « ensemble » (c'est bien le sens premier du terme commémorer) et à ne pas oublier « que cela fut » (pour paraphraser Primo Levi), est un moment important.

D'une part, parce qu'il permet à la communauté scolaire du Lycée Janson de se retrouver et de se tourner sur son passé mais aussi, plus encore cette année que lors des commémorations précédentes, parce que ce moment se déroule en la présence de Monsieur Schillio dont le témoignage, passionnant et émouvant, vient de nous rappeler que ces terribles événements dont nous nous souvenons, se sont déroulés il y a moins de quatre-vingts ans (c'est à dire il y a assez peu de temps), ici, au cœur de l'Europe, cette région du monde qui prétendait alors être le berceau de la plus « avancée » de toutes les civilisations. C'est pourtant au cœur de cette Europe riche, industrialisée, moderne, développée, que s'est produit le meurtrier des génocides de l'histoire et dont furent victimes les populations juives d'Europe.

« La Shoah est une faille dans la civilisation » c'est en ces termes que Monsieur Elie Barnavi, historien, ancien ambassadeur d'Israël en France et ardent défenseur de la cause européenne, concluait une brillante conférence dont j'ai eu l'honneur d'être l'un des auditeurs il y a peu. Et c'est de cette « faille », de ce drame qui toucha non seulement les Juifs d'Europe mais l'ensemble de l'Humanité, dont il est question de se « souvenir » aujourd'hui.

En ce 27 janvier n'oublions pas que lorsque les troupes soviétiques pénétrèrent l'immense complexe concentrationnaire et génocidaire, d'Auschwitz-Birkenau, elles ne découvrirent que quelques centaines de survivants (environ 6 à 7000 personnes) que les Nazis avaient abandonnés, alors que la majorité des déportés encore valides avaient été contraints d'effectuer lors des semaines précédentes, les terribles « marches » vers les camps de concentration allemands (ce dont fut également victime Mr Schillio).

Ce qu'ils ne savaient pas encore, et que nous savons dorénavant, c'est qu'ils entraient dans le plus grand centre de mise à mort que le Reich ait compté. En effet, au delà des dizaines de milliers de déportés polonais, des milliers de prisonniers de guerre soviétiques, des milliers de Tsiganes qui ont péri à Auschwitz, ce sont plus d'un million de personnes, hommes, femmes, enfants, nourrissons, vieillards, qui y ont trouvé la mort parce qu'ils étaient nés juifs. Le complexe d'Auschwitz étant devenu, le centre de mise à mort le plus meurtrier du III^e Reich, et parce qu'avec le temps, le crime de masse qui y fut perpétré était de mieux en mieux connu, il fut peu à peu considéré comme le lieu le plus symbolique du processus génocidaire qui visa entre 1941 et 1915, le peuple juif d'Europe. C'est pourquoi,

depuis 2005, le 27 janvier est devenu, sous l'impulsion de l'ONU, la journée internationale dédiée à la mémoire des victimes de l'Holocauste¹. En France nous parlons de journée de mémoire des Génocides et de prévention des crimes contre l'Humanité.

Ainsi, aujourd'hui 27 janvier 2018, nous nous réunissons pour « commémorer », pour nous « souvenir ensemble », des six millions de Juifs assassinés par les Nazis et leurs auxiliaires européens et plus particulièrement, c'est le sens de notre présence devant cette plaque, parce qu'il y a un peu plus de soixante-dix ans, dans notre pays, la France, certains jeunes gens qui avaient eu le malheur de naître juifs, ont été discriminés, traqués, arrêtés, souvent par la police française, et déportés vers les « camps de la mort », tout particulièrement vers Auschwitz Birkenau.

Monsieur Schillio dont vous avez la chance d'entendre le témoignage et une partie importante de sa famille furent de ceux là. Sa présence, son témoignage, sa lucidité, ne doivent pas vous faire oublier que la majorité de celles et ceux qui sont partis de France ne sont jamais revenus. Sur les 76 000 juifs de France déportés entre mars 1942 et l'été 1944, seuls 2500 environ revinrent vivants. C'est ce que nous disent les noms ici gravés de :

Roger Benarrosh, 7 ans, Jean Bernheim, 17 ans, Etienne Bruchfeld, 16 ans, Roland Fligelman, 16 ans, Jacques Frydman, 17 ans, Marcel Gugenheim, 8 ans, René Gugenheim, 16 ans, Bernard Gugenheim, 18 ans, Gilles Haarbleicher, 18 ans, Henri Kantor, 15 ans, Georges Kohn, 12 ans, Lionel Lambert, 14 ans, Robert Lehman, 17 ans, Jean Levy, 8 ans, Eric Marxheimer, 13 ans, Henri Rotter, 15 ans, Thomas Schiff, 13 ans, Nathan Szprajregen, 17 ans, Roger Zerbib, 17 ans, qui ont trouvé la mort, entre 1942 et 1944. Seul Pierre Nelson, âgé de 13 ans a survécu.

Les trajectoires de chacun de ces vingt garçons ne sont pas simples à reconstituer, je n'ai pas pour objectif de revenir sur le sort de chacun d'entre eux ; retenons qu'ils sont pour la plupart morts à Auschwitz. Je souhaitais attirer votre attention sur le cas de la Famille Gugenheim. En effet, avec leur grand-mère, Sarah, âgée de 68 ans, qui était née à Paris, Bernard, René et Marcel, âgés respectivement de 18, 17 et 9 ans au moment de leur déportation, ayant fréquenté le lycée Janson et s'étant réfugiés à Alès, furent arrêtés parce que Juifs, et déportés sans retour vers Auschwitz par les convois n° 62 du 20/11/1943 et 69 du 07/03/1944. Souvenons nous également de Gilles Haarbleicher, né à Paris en 1926, élève du lycée préparant ses examens pour entrer à Polytechnique qui fut arrêté en classe et déporté à Auschwitz depuis Drancy le 29 avril 1944 avec son père, officier de la Légion d'Honneur. Je pense enfin et vous allez voir qu'il s'agit là d'une trajectoire tout à fait terrifiante, à Georges Kohn, qui était le plus jeune des quatre enfants d'Armand Kohn, le directeur de l'Hôpital Rothschild à Paris.

Georges avait huit ans en 1940. Ayant réussi à échapper jusque là aux rafles, cet élève qui fréquentait le lycée Janson et portait l'étoile jaune depuis l'été 1942, fut arrêté, avec toute sa famille, peu avant la Libération de Paris (été 1944) par le chef de la police allemande Aloïs Brünner. Un mois après, le 17 août 1944, Georges, âgé de douze ans, sa grand-mère, sa mère, son père ses sœurs Rose-Marie et Antoinette, son frère aîné, âgé de 18 ans, Philippe, furent déportés à Buchenwald. Pendant le voyage, Rose-Marie et Philippe réussirent à s'échapper. A l'arrivée à

¹ L'Holocauste est le nom donné par les anglo-saxons pour définir ce génocide, en France depuis le milieu des années 1980 et le film de Jacques Lanzmann on utilise davantage le terme de Shoah (catastrophe en Hébreu)

Buchenwald, la famille fut séparée, Georges et son grand-père furent envoyés à Auschwitz. Lors de la sélection à laquelle ils furent confrontés, Georges fut placé dans un block spécial et son grand – père fut gazé. Les vingt enfants juifs de ce block servirent alors de cobayes pour d’horribles expériences médicales. En novembre 1944, les enfants furent transférés à Neuengamme, près de Hambourg. Peu après leur arrivée, Georges et les autres enfants reçurent des injections de bacille tuberculeux et tombent gravement malades. Le 20 avril 1945, alors que les troupes britanniques sont à moins de quatre kilomètres du camp les vingt enfants sont transférés dans une école de Hambourg où ils sont exécutés par leurs bourreaux.

Je n’ai ni le temps ni le désir de refaire ici un cours d’histoire sur la Shoah, vos professeurs, les livres, les témoignages, les musées, les mémoriaux, sont là et vous savez les utiliser. Pour autant, en nous souvenant de la mort de tous ces jeunes gens qui n’ont jamais grandi, qui n’ont pas terminé leurs études, qui ne se sont pas mariés, qui n’ont pas eu d’enfant, dont la trajectoire a été brutalement rompue dans la fleur de l’âge, nous nous souvenons que ce crime a été préparé par un intense travail de propagande, par la diffusion d’idées, de principes, de discours racistes, antisémites (dont bon nombre circulent encore de nos jours), qu’ils ont été mis en œuvre par des gens arrivés « légalement » au pouvoir, qu’ils ont été pensés, théorisés, réfléchis, perfectionnés afin d’atteindre leur triste objectif. De la mise à mort par balles des *Einsatzgruppen* dans les pays que la Wehrmacht occupe à l’Est de l’Europe, dès la deuxième moitié de 1941 (Yougoslavie, Pays Baltes, Ouest de l’Urss), à l’extermination par la faim le travail et les privations dans les Ghettos ou les camps de concentration jusqu’ à l’utilisation, du gaz dont les victimes furent si nombreuses, à Treblinka, Sobibor, Belzec, Majdanek, Auschwitz-Birkenau qui devinrent en quelques mois de véritables « usines à tuer », nombreux furent les moyens mis en œuvre par les « perpétrateurs » de ce crime contre l’Humanité.

Aujourd’hui le Lycée Janson se souvient du drame qui a touché ces jeunes garçons dont la mort a été voulue par les Nazis mais dont la traque, l’arrestation, la détention ont bien souvent été mise en œuvre par des auxiliaires français du pouvoir allemand. En effet, s’il est aujourd’hui admis que des milliers de Français permirent à plusieurs dizaines de milliers de Juifs de France de ne pas être déportés si le rôle des « Justes » de France ne doit jamais être oublié, nous savons également qu’une grande partie des Juifs de France, partirent, sous la garde de la police de Vichy, nous savons le rôle du gouvernement de Vichy dans l’organisation et la mise en œuvre des rafles et en particulier de celles de l’été 1942, nous connaissons de mieux en mieux, la terrible fonction des camps de Drancy, Pithiviers, Beaune la Rolande, mais aussi des Milles, de Gurs, de Rivesaltes, dont la plupart de ceux qui en partirent, ne revinrent jamais.

Et ça non plus, il ne faut pas l’oublier.

Cette page sombre de notre histoire nous invite, vous invite à réfléchir... Non pour nous apitoyer sur ce passé , non pour stigmatiser notre histoire, mais à pour en tirer les enseignements. C’est l’objet principal de ces moments de commémoration. Cette trajectoire abominable sur laquelle je me vous ai invité à réfléchir est significative des horreurs qui peuvent être commises lorsque les préceptes racistes et antisémites, sont portés à leur paroxysme.

Vous les plus jeunes, nous les adultes, vivons dans une société où les événements à commémorer sont nombreux, de plus en plus nombreux et il est logique de ressentir, parfois, un sentiment de saturation face à cette « omniprésence de

la Mémoire » face à ce qu'Henri Roussio appelle l'hypermnésie. Pour autant, en cette journée de « mémoire des Génocides » il est nécessaire d'associer à la mémoire des Juifs d'Europe, celle des Arméniens de 1915, des Tutsis mais également celle de toutes celles et de tous ceux qui, au Cambodge, en Ukraine (années 1930) dans l'ex Yougoslavie dans les années 1990, sont morts parce qu'ils appartenaient à un groupe ethnique, religieux que certains voulaient voir disparaître de la surface de la Terre. C'est en ce sens qu'une réflexion profonde s'impose.

L'importance que j'accorde devant vous à la Mémoire ne doit toutefois pas être mal comprise. La Mémoire n'est pas un « vaccin » suffisant pour éradiquer les crimes de masse ou les drames humains ; le « souvenir » de 1914-1918 hantait les combattants de 1939-1945, cela ne les a pas empêché de s'entretuer.

La mémoire de la Shoah ou du génocide des Arméniens n'a pas empêché le génocide des Tutsis au Rwanda en 1994... Se souvenir ne nous protège pas de la répétition de l'Histoire. Par contre, ne pas se souvenir, ne pas entretenir la mémoire de tels événements, c'est prendre, assurément le risque, qu'ils puissent se reproduire. En effet, je suis intimement persuadé qu'une mémoire solide construite sur la connaissance des faits, sur leurs causes, leur déroulement, leurs terribles conséquences, peut être formatrice, éducatrice. C'est le rôle de l'Ecole que de faire ce lien entre Histoire et Mémoire. Elle doit permettre aux jeunes et aux générations à venir de maîtriser l'histoire de faits dont la mémoire pourrait, si leur connaissance n'était pas rigoureusement entretenue, se diluer ou se déformer... Car il n'y a pas de Mémoire digne de ce nom sans une Histoire pour en corriger les dérives, les oublis ou les vides tout comme il est aujourd'hui admis que l'histoire, peut et doit se nourrir des récits mémoriels. Je suis intimement persuadé qu'une **Histoire sans Mémoire est vide et qu'une Mémoire sans Histoire est aveugle**. Comme je l'affirme chaque année lorsque je prends la parole en ce 27 janvier, je pense que si cette plaque devant laquelle nous nous trouvons et devant laquelle nous passons matin et soir, peut pousser celles et ceux qui la lisent à reconnaître l'existence et la spécificité de la Shoah et si elle peut leur permettre de se souvenir, en particulier dans une période difficile comme celle que nous traversons, que la peur, l'incompréhension et l'intolérance génèrent l'exclusion, le racisme, l'antisémitisme et toujours à la violence, alors elle aura bel et bien rempli son rôle.